

La marche du cavalier

Du même auteur

Les Filles

Éditions Gallimard, 1987

« Folio » n° 2978

Madame Placard

Éditions Gallimard, 1989

Loin du Paradis, Flannery O'Connor

Éditions Gallimard, « L'Un et l'Autre », 1991

Petite Bibliothèque de l'Olivier, 2002

Petite

Éditions de l'Olivier, 1994

Le Seuil, « Points » n° 187

Week-end de chasse à la mère

prix Femina 1996

Éditions de l'Olivier, 1996

Le Seuil, « Points » n° 446

Voir les jardins de Babylone

Éditions de l'Olivier, 1999

Le Seuil, « Points » n° 721

Pour qui vous prenez-vous ?

Éditions de l'Olivier, 2001

Le Seuil, « Points » n° 993

GENEVIÈVE BRISAC

La marche du cavalier

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2.87929.918.1

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2002.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'écris ce livre sous le coup de la colère ou sous le coup du chagrin.

J'aimerais pouvoir insister sur la colère. La colère déplace les montagnes et purifie le sang. La colère autorise l'injustice et la mauvaise foi. La colère est photogénique et distrayante. La colère est guerrière, spectaculaire, polémique. La colère s'éteint, chez moi, avant que d'avoir embrasé la moitié de mon cœur. Le chagrin ratatine et assombrit.

Je crois à la force des mots. Je doute de la force des mots.

La colère les déforme, et le chagrin les noie. J'écris ce livre pour éloigner le chagrin et la colère et revenir aux mots. Nous sommes des êtres de langage. Pourtant, les mots – certains disent : la langue –, aujourd'hui, sont atteints d'une étrange maladie, dont les symptômes sont innombrables, et la conséquence essentielle, un affaiblissement profond, une décoloration.

Il y a trente ans, un livre passait de main en main, il s'intitulait *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, il était signé d'Ante Ciliga, et nous étions certains que ce pays n'était pas le nôtre. Un peu plus tard, nous lûmes Václav Havel, qui lui aussi réfléchissait aux moyens d'agir pour le bien commun, et aux moyens de le penser, quand les mots sont infectés, corrompus.

Nous sommes aujourd'hui habitants de pays aux mensonges déconcertants et, comme les dissidents d'alors – sans pour autant comparer des conditions de vie, de danger, d'existence –, nous nous sentons tristes et impuissants. Notre instrument, le langage, est pris dans des filets invisibles, les mots ne répondent plus. Au « d'où tu parles » des années soixante-dix a succédé une interrogation qui lui ressemble mais est son exact contraire : ce qui compte n'est plus jamais ce qui est dit mais qui le dit.

Qui parle ? Est-il, est-elle, célèbre, glamour, sexy, barbare ? Est-il, est-elle prodigieusement riche, ou extrêmement pauvre ? Est-il, est-elle, totalement désespéré, infirme, handicapé, obèse, suicidaire ? A-t-elle eu dix mille amants, escaladé sept cents sommets par la face nord ?

Dans un monde anesthésié, seuls importent les records, les excès, les monstres. Et la plus-value nominale qu'on parvient à se constituer.

Ce qu'ils disent, ce qu'elles pensent ? Personne n'a besoin de l'entendre, il y a tant de bruit, de toute façon.

Crier plus fort, exagérer davantage est le seul chemin de la parole du nouveau millénaire. On n'entend rien de ce qui est articulé de manière naturelle ou légère, on ne sent rien qui ne soit brûlant ou glacé, torride ou horrible. Les viols ne méritent l'intérêt que s'ils sont perpétrés en série ou s'ils sont collectifs. Les *killers* sont *serial* ou rien. Nous vivons dans un monde endormi et terrorisé par ses fantômes. L'autisme social a triomphé.

Nous aimions la sociologie, elle est devenue l'arme de contrôle de toute création littéraire : *La Chambre du fils* de Nanni Moretti est, peut-on lire, une œuvre de « publicité » pour le mode de vie bourgeois-bohème. Nous croyions que le jugement subjectif était porteur de plus de vie et de liberté. On lit aujourd'hui, à propos du même film, que s'il raconte un deuil, cela a pour principale conséquence qu'il n'est « pas bandant ». Et chacun va, escaladant les cimes superlatives des caractérisations outrées.

La critique dans le domaine des arts et des lettres a pris le pli. Et les écrivains aussi. Les débats d'idées les plus anodins, les plus dépourvus d'enjeu prennent les oripeaux des mobilisations générales. Tout le monde est situationniste, tout le monde est provocateur, tout le monde est même révolutionnaire – de quoi, c'est une autre affaire – et plus l'effet est grossier, mieux c'est. C'est l'obscénité quotidienne. À quoi chacun s'habitue. L'ennui s'étend.

Henri Lefebvre, il y a bien longtemps, expliquait que la finalité du capitalisme était la réification. Cette phrase, nous la recopions dans nos cahiers, sans pouvoir deviner à quel point c'était vrai, et surtout à quel point cela pouvait faire mal.

Récupérés en moins de temps qu'il ne faut pour casser la coquille d'un œuf, la démocratisation de la culture, la lutte des femmes, la libération des mœurs, l'éloge de la subjectivité, la lutte contre les hiérarchies. Digérés, le goût de la spontanéité, le droit à la parole.

La politique a disparu, le sens est perdu dans le brouillard, la doxa veut qu'on ne puisse plus rien faire pour qui que ce soit, où que ce soit, que toute action soit désormais caduque. Il nous reste les anathèmes sur scène et sous les spots.

La création, disait Marcel Proust, consiste à composer une forme qui soit unique et ne ressemble à aucune autre. Comment vendre quelque chose d'unique, qui ne ressemble à rien d'autre, et ne fait presque aucun bruit? Rien n'empêche celui qui le désire de travailler tranquille, dans l'ombre, à l'abri du bruit, de la fureur et des idiots, mais ce désir-là faiblit car nous manquons désespérément de lieux, et de légitimité, pour tout ce qui est subtil, invisible, lent. Et ces mots sont contaminés, réinvestis, manipulés, transformés en clips, en marchandise d'un jour.

« Le travail de l'écrivain est de trouver le mot juste », disait Jean Rhys.

Être précis, c'est être dans la vérité.

Les sophistes le savaient. Nous sommes dans une époque sophiste. Les moins favorables à l'exercice de la pensée.

J'écris ce livre pour résister à la tristesse qu'engendre cet état des choses. J'écris ces pages pour puiser dans les livres que j'aime, dans les rêveries et les réflexions qu'ils m'inspirent, la force de penser. On découvre ce que l'on pense en écrivant.

La question que l'on me pose en général, puisque je suis une femme qui écrit, est : y a-t-il une littérature féminine ? Il y a, plus qu'avant, des femmes qui écrivent des romans, des nouvelles, et dont le talent est salué.

Pourtant leurs livres ne sont pas lus tout à fait de la même manière, comme l'explique fort bien Vladimir Nabokov.

Mais, je ne suis pas sociologue, je ne saurais légitimement étudier ces questions complexes de réception.

Mon propos est plus ambitieux et plus modeste à la fois. Tenter, à tâtons, à travers des livres que j'aime, d'approcher cette énigme de la création sexuée, et de la création tout court. Apporter une pierre minuscule et transparente à une nouvelle construction de notre réflexion.

Pourquoi ne parler dans ces pages, et sur des questions somme toute générales, que de livres écrits par des femmes (ou presque)? Par provocation, tout simplement, par souci de justice et pour rétablir un peu la balance. Quand un lecteur évoque ses lectures, et qu'il n'évoque que des livres écrits par des hommes, ceux qui l'ont fait ce qu'il est, ceux à qui il est reconnaissant, ses pères et ses modèles, personne ne relève même cette univocité. Le masculin est le général. Le féminin reste le particulier.

J'ai observé que, si on ne parle que de femmes, le soupçon est instantané. Alors va pour le soupçon. J'accepte d'être soupçonnée de sectarisme, critiquée pour dogmatisme, accusée pour pensée tendancieuse.

Les femmes écrivains ont en commun peu de choses, sinon d'être constamment sur la défensive, si peu confiantes, et si peu au centre d'elles-mêmes. Parias conscientes, ou parvenues, obligées de réaffirmer leur allégeance, leur appartenance à une écriture qui n'aurait pas de genre, elles sont les victimes de disparitions inexplicables, d'invisibilité paradoxale, de promotions humiliantes, fourches caudines variées. « J'affirme, écrit Christa Wolf dans *Cassandra*, que chaque femme qui, dans notre aire culturelle, s'est aventurée dans les institutions marquées par les représentations masculines – la littérature et l'esthétique en font partie –, a dû éprouver le désir de l'autoanéantissement. »

PRÉFACE

Que devons-nous faire, comment devons-nous penser, et agir ? Quelles légendes et quelles histoires devons-nous convoquer pour avoir moins peur ? Quelles figures de style et quelles œuvres vivantes pouvons-nous convoquer pour éviter le mur ? Quelle issue à ce labyrinthe ?

Je pose l'hypothèse, parce que je suis une femme, que d'autres femmes, mes aînées, peuvent m'aider à y voir plus clair. Cela ne veut pas dire que des écrivains mâles ne m'y aident pas, ce serait inexact. Disons qu'aujourd'hui c'est aux femmes que je demande de l'aide. Je pose l'hypothèse que certaines d'entre elles, les plus exigeantes, les plus rebelles, les plus profondes, ont des raisons proches des miennes de résister à l'état du monde. Que leurs livres me répondent et me soutiennent.

J'écris ce livre poussée par une urgence : il est possible que nous ne sachions plus lire. Que nous ayons définitivement remplacé notre goût des livres par le goût des moulinets.

J'écris ce livre pour défendre ce que j'aime : les histoires dont nous avons besoin, comme nous avons besoin d'eau, la littérature qui n'est ni véhicule idéologique, ni forme pure, mais autre chose, la beauté mystérieuse des scènes, des phrases, des personnages qui nous laissent silencieux et nourris. Les émotions de pensée. La littérature qui ne sert à rien que cela.

Orgueil et préjugés, le retour!

Un jour, Vladimir Nabokov vendit la mèche : « J'ai des préjugés contre toutes les femmes écrivains. Elles appartiennent à une autre catégorie. »

Pour notre malheur, pour notre tranquillité, par indifférence sans aucun doute, il ne précisa pas laquelle.

Trop conscientes de ce que cet état d'esprit est largement répandu, et n'appartient pas, comme on aurait tendance à le prétendre, à quelque préhistoire misogyne, la plupart des écrivains *feminini generis*, comme disait joliment Hannah Arendt pour parler d'elle-même – un être humain *feminini generis* –, récusent l'idée même de littérature féminine. Il y a la littérature, il y a des écrivains, et nous sommes tous égaux devant l'inspiration, la syntaxe, la beauté, l'angoisse et l'écriture. C'est sans doute pourquoi – pour être plus sûres de cette équanimité de traitement, et aussi parce qu'elles-mêmes s'aimaient mieux en écrivains mâles – tant de

femmes prirent des pseudonymes masculins, et s'en trouvèrent fort bien, de Marguerite Yourcenar à Aurore Dudevant et Karen Blixen. Quant aux romanciers qui prennent des pseudonymes féminins, ce sont des fous, et ils n'en tirent guère de bénéfiques, m'a-t-il semblé. Au demeurant, la liste en est fort courte et, quand ils s'y essaient, ils cessent rapidement.

Revenons donc aux paroles si sincères de Vladimir Nabokov. Ses préjugés s'atténuèrent quand il fut *obligé* de lire Jane Austen pour une conférence à Cornell University. C'était en 1951. Il avait accepté un poste d'enseignant pour un an dans cette prestigieuse université. Heureusement pour nous, car cela l'obligea à écrire les essais magnifiques que sont *Lectures on Literature*, une sorte de butte témoin pour tous ceux qui regrettent que l'art de la critique littéraire ait décliné au point de n'être plus, côté jardin, que techniques de promotion, luttes d'influences et, côté cour, critique génétique et structuro-sociologie du langage.

À l'occasion de ces conférences, Edmund Wilson lui suggéra de parler de Jane Austen, l'un des six meilleurs écrivains anglais avec Shakespeare, Swift, Milton, Keats, et Dickens. Vladimir Nabokov balaya la proposition d'un revers de patte : « Merci de votre suggestion. Je n'aime pas Jane ; en fait j'ai des préjugés... » Imaginons une seconde une femme avouer avec candeur et simpli-

cité : « J'ai des préjugés contre tous les hommes écrivains. » Le jour où une femme pourra articuler une sottise pareille sans ciller, ce jour-là nous saurons qu'un pas vers une égalité, qui est aussi égalité devant la suffisance et l'égoïsme, aura été franchi, pour le meilleur et pour le pire. Nous en sommes encore loin. Pourtant, ne lit-on pas avec ses tripes, avec son goût, de tout son être ? Vladimir Nabokov en témoigne quand, après s'être donné tant de mal pour cette pauvre mademoiselle Austen, et sa collection de coquilles d'œufs dans du coton, il reconnaît entre hommes s'être passablement ennuyé. « Elle n'est pas très excitante, je n'aime ni la porcelaine ni les arts mineurs, dit-il, et Jane a autant de charme qu'une araignée. » Il a fait un effort pour rester avec les dames au salon, mais il arrive un moment où trop c'est trop, bien que nous lisions avec notre esprit, « le siège du plaisir artistique se situe entre les deux omoplates, le cerveau n'est que la continuation de la moelle épinière ». Quand Vladimir lit l'autre catégorie, comme beaucoup de nos contemporains, eh bien, ça ne le fait pas vibrer. Le frisson divin ne parcourt pas son dos. Il doit se forcer. On admet sans hésiter que toute lecture est personnelle, une traversée individuelle, une rencontre de subjectivités, et inévitablement sexuée. On admet sans hésiter davantage que toutes les femmes qui lisent et qui écrivent ont des omoplates et une moelle épinière qui les font accéder aux émotions artistiques.

Elles sentent la flamme divine courir le long de leur échine. Mais on a l'habitude de considérer que celle des femmes est mixte, qu'elle leur permet dès l'enfance de se prendre pour le comte de Monte-Cristo, ou Lucien de Rubempré, Aramis, Frédéric Moreau ou Hamlet. Comment faire autrement ? Une autre catégorie...

Vladimir Nabokov répondit : « Je n'ai jamais rien trouvé à *Orgueil et préjugés*. » Et il proposa à la place de faire un cours sur Robert Louis Stevenson.

Edmund Wilson fut stupéfait. « Stevenson est un auteur de second ordre ! » s'exclama-t-il, sincèrement choqué qu'on puisse « à la place » d'Austen proposer Stevenson. « Je ne sais pas pourquoi vous l'admirez tant ! »

Il n'était pas informé de l'affaire de la moelle épinière.

Cela me rappelle d'innombrables discussions avec tous ces amis lettrés, au goût subtil, et qui adorent Robert Louis Stevenson. J'aurais souvent aimé avoir Edmund Wilson à mes côtés pour trouver les mots justes afin de cerner cette passion collective et si masculine vouée aux romanciers héroïques, aux écrivains voyageurs, à la littérature de feux de camp, aux Indiens, aux pirates, aux aventuriers intergalactiques. Tous ces anciens petits garçons fidèles à leurs rêves et à leurs lectures d'enfants se retrouvent régulièrement dans

des festivals, de Saint-Malo à Bamako, ils évoquent les mémoires des chercheurs d'or, des baleiniers et des chasseurs de castors comme avant ils échangeaient des vignettes de footballeurs dans la cour de récréation. Le vin rouge a remplacé la limonade. Certaines personnes sont très étonnées quand on leur fait remarquer que leurs rêves et leurs livres, pour être respectables, splendides même, ne sont pas la seule façon d'être au monde. Ils excluent sans s'en apercevoir les ennuyeuses sédentaires, soucieuses de nommer nos brumes incertaines, de réveiller des âmes endormies. De bâtir des pagodes de mots inentendus. De raconter les éternelles histoires de l'humanité.

Nous étions en 1951. Vladimir Nabokov écouta Edmund Wilson. Il finit par lire *Mansfield Park*. Et il fut bluffé. Certes, Jane Austen était morte depuis plus de cent ans, ce qui favorise l'admiration. Il n'aurait pas forcément cédé à une vivante. Il importe de ne pas sous-estimer l'esprit de compétition de la plupart des écrivains mâles en activité. On dit que ce sens de la lutte, cet esprit de combat, est l'essence même de la masculinité. J'oserai, sur ce point, n'avoir pas d'opinion.

Pourquoi revenir sur de si anciennes chansons ? C'est que, à lire ce qui s'écrit aujourd'hui sur les livres, et sur les écrivains, on est obligé de se demander pourquoi

nous sommes dans une si grande confusion. Il y a beaucoup de femmes qui écrivent, et qui sont lues. Et adulées, au point d'agacer à l'occasion leurs rivales.

Mais quand il s'agit de faire des listes, quand il s'agit d'établir des classements (évidemment il faudrait reparler de ce problème des ordres, des hiérarchies, des pyramides littéraires, il faudrait, oui, en reparler, la hiérarchie et la compétition sont les cancers de la pensée, de l'art et peut-être encore davantage de la littérature), alors la voix d'outre-tombe de Vladimir Nabokov résonne, souterraine, grommelante, sournoise, difficile à comprendre. Elles sont sympathiques, elles n'écrivent pas nécessairement comme des savates, elles ont un souffle, quelquefois, et même une vision très rarement, quand elles sont mortes... mais... elles font partie d'une autre catégorie. Comme les cuisiniers et les cuisinières? Oui, un peu. Les livres des femmes sont lus – par les hommes – d'un point de vue différent. Implicite ou explicite. Comme l'expression d'une minorité. On y lit ce qu'ils révéleraient de leur sexualité, on mesure leur pouvoir de subversion, ou de séduction. On note nos gestes quotidiens, des changements de société. On salue la légèreté souriante, la mélancolie charmante, ou l'audace érotique. Nous travaillons dans l'immanence, nous faisons ce que nous pouvons, la métaphysique attendra. On n'y lit pas ce qu'ils inscrivent de beauté, d'invention du monde, d'inquiétude, de musique.

Pour réfléchir à ce paradoxe, pour le penser, on ne saurait incriminer la misogynie sociale, les big brothers de la télévision, l'implacable logique du scandale qui fait vendre, et de l'exhibitionnisme comme acte créatif. On ne peut plus dire que c'est parce que les femmes portent et élèvent les enfants, ou qu'elles n'ont pas fait assez d'études. On ne saurait réduire l'analyse à ce retournement si saisissant, et si triste, qui veut que tout ce qui était dangereux à défendre il y a trente ans est aujourd'hui un motif pour tee-shirts, une source de meilleures ventes, un logo pour têtes de gondole, de Che Guevara à la lutte contre la violence familiale, de l'écologie à la liberté sexuelle des femmes. Cela, c'est le travail de sociologues qui s'y emploient quelque part, j'en suis sûre.

Mais il y a une question littéraire, des enjeux esthétiques. Et, de ce point de vue, Vladimir Nabokov n'est pas, à tout prendre, un si mauvais porte-parole de la critique littéraire masculine, de la légitimité littéraire masculine, du Parlement des Lettres, dont il est un ministre respectable.

Vladimir Nabokov tire de son étude de passionnantes remarques. Après des préliminaires désobligeants relatifs aux ouvrages de dames qu'il convient de rapprocher des jeux des enfants – et cela est une piste intéressante –, il se met à l'analyse.

« De ce panier à ouvrages, écrit-il, sort un exquis travail au petit point, il y a chez cet enfant – Jane Austen, morte depuis cent ans – quelque chose de merveilleusement génial. » Notons : exquis, petit, quelque chose... tandis que *Madame Bovary* et *Anna Karénine* sont des « explosions admirablement contrôlées »...

La métaphore sexuelle éblouit par son merveilleux naturel.

Et je remarque en passant que, pour aborder cette question épineuse de la littérature féminine, de l'écriture féminine, cette question qui, telle la balle du jokari, vous revient à tout coup sur le nez, après un demi-siècle de féminisme, malgré tant de timides avancées sur le front des conquêtes de l'égalité, je remarque qu'instinctivement je me réfugie sous l'aile théorique d'un grand *écrivain-et-critique* estampillé comme tel. Tant notre besoin de légitimité – pour parodier Stig Dagerman – est difficile à apaiser. Je m'abrite sous son aile et lui prodigue de minuscules coups de griffe. Tremblant d'avance de mon audace, sûre et certaine de m'égarer sur les chemins de ma pensée, je m'appuie sur mon pire ennemi, désireuse de croire en sa sagesse équanime. Car sinon que deviendrions-nous, si nous ne pouvions plus nous parler ?

Que dit notre grand homme ? Il salue l'intelligence, il souligne la puissance ironique de Jane Austen, il décrit « le pinceau délicat sur un petit morceau d'ivoire ».

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2002. N° 334 (02-1284)